

## Recherches sociographiques



John HARE, *Anthologie de la poésie québécoise du XIXe siècle (1790-1890)*

André Gaulin

Volume 21, numéro 3, 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055911ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055911ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, A. (1980). Compte rendu de [John HARE, *Anthologie de la poésie québécoise du XIXe siècle (1790-1890)*]. *Recherches sociographiques*, 21(3), 393-394. <https://doi.org/10.7202/055911ar>

pensée largement répandue? Voilà des questions qui auraient réellement situé Gérin-Lajoie comme homme de lettres.

Le discours historiographique dans *Dix ans au Canada* ne paraît guère plus signifiant à René Dionne: « De fait, l'ouvrage de Gérin-Lajoie est fondamentalement une suite de documents extrêmement importants, qu'un esprit lucide et fin a judicieusement choisis et reliés entre eux de façon à laisser se dérouler devant les yeux du lecteur-spectateur l'avènement du gouvernement responsable en Canada. » Donc rien qui s'inscrit dans un système de pensée ni dans une vision du monde.

En somme, on aurait voulu aseptiser Gérin-Lajoie, lui enlever tout parti pris, tout préjugé, qu'on n'aurait pas mieux réussi. Aussi les lecteurs de René Dionne garderont-ils de Gérin-Lajoie beaucoup plus une image de parfait fonctionnaire que d'homme de lettres. D'ailleurs ce qualificatif qui accompagne presque toujours le nom de l'écrivain tout au long de l'étude finit par devenir équivoque. On se demande si être homme de lettres pouvait avoir une signification quelconque au siècle dernier. En ne privilégiant ni l'œuvre littéraire, ni la correspondance avec d'autres écrivains, ni l'appartenance à des cercles littéraires, ni la participation aux débats intellectuels du temps, René Dionne a peut-être voulu insister sur l'idéal qu'il prêtait à son auteur: « Devenu rédacteur à *La Minerve*, Gérin-Lajoie essaiera bien de garder la neutralité rêvée par l'homme de lettres. » (176) Si le statut d'homme de lettres consistait à ne pas prendre parti, René Dionne a bien réussi son étude. Une étude impressionnante par sa documentation et son exhaustivité, mais timide dans son interprétation.

Maurice LEMIRE

*Dictionnaire des œuvres,*  
*Université Laval.*

John HARE, *Anthologie de la poésie québécoise du XIX<sup>e</sup> siècle (1790-1890)*, Montréal, Hurtubise HMH, 1979, 410p.

Dans cette anthologie, le professeur John Hare a retenu un choix des textes de quarante-deux poètes du XIX<sup>e</sup> siècle québécois. Il fait commencer son livre avec Joseph Quesnel, qu'il salue comme le premier poète ayant produit une œuvre de qualité après la Conquête. Il s'arrête, en principe, en 1890, alors que l'école littéraire de Montréal va révolutionner la poésie traditionnelle. Cependant, plusieurs textes débordent cette période, comme certains poèmes tirés de recueils de Pamphile Lemay ou de William Chapman, par exemple.

Le professeur Hare, chercheur de notre XIX<sup>e</sup> siècle, a voulu livrer à ses contemporains, en faisant ce livre, une sorte de tableau d'ensemble d'un long siècle poétique. Il distingue ainsi trois grandes périodes ou trois générations de poètes. La première génération, sortie surtout de ces collègues classiques fondés avant 1840, écrit dans les journaux d'époque. François-Xavier Garneau, qui « défroquera » la poésie pour l'histoire, reste le poète marquant de cette génération à cause de sa thématique de l'exil et de sa préoccupation nationale. Il nous semble que l'on a injustement, à cette époque et plus tard surtout, oublié Pierre Petitclair qui domine la production souvent didactique de la période, par son « intimisme » et sa fidélité à traduire une désespérance contemporaine.

Nos poètes de la deuxième génération (1840-1860), comme ceux de la précédente, ont du mal à se faire publier. Quatre recueils seulement paraîtront alors; les autres textes sont connus surtout par la centaine de journaux ou revues de la période. Déjà, la production dans son ensemble est plus consistante et de plus nombreux noms doivent être retenus. Pourtant, il est parfois difficile de départager les poètes de cette période d'avec ceux qui composent celle des trente années suivantes. Ainsi Crémazie publie en partie avant 1860, en partie après. Fréchette, placé dans la deuxième période, produit son œuvre éditée pendant la troisième. On ne saura presque rien d'Alfred Garneau, un poète personnaliste majeur, avant que ne paraissent ses *Poésies* posthumes en 1906.

Avec raison sans doute, le professeur Hare a moins voulu trancher la limite des périodes historiques qu'il n'a voulu montrer l'évolution et les mutations de notre poésie. Ainsi, la troisième période, caractérisée par la publication de près de soixante recueils, s'arrête avec la génération de ceux qu'on appellera les parisianistes ou les exotiques et qui refuseront une poésie plus ou moins de corvée.

Le lecteur contemporain trouvera donc un grand profit à parcourir ce livre du professeur Hare, qui retient un certain nombre de textes d'un certain nombre d'auteurs. Il trouvera, en plus des textes, de nombreuses notes biographiques et historiques. Cependant, le texte du commentaire n'est pas toujours absent d'une certaine sécheresse historique et, généralement, le professeur Hare, qui a fait un beau travail en s'appuyant sur des sources bibliographiques de plus en plus nombreuses (il insiste peu sur le volumineux tome I du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*), ne brise en rien les réputations littéraires reçues comme les meilleures : Garneau historien, Crémazie, Fréchette, Lemay, Chapman.

On aurait peut-être aimé que, parfois, le professeur d'Ottawa soit plus audacieux dans ses jugements. Ainsi, il nous apparaît qu'un poète comme Charles Lévesque, le premier des nôtres à écrire en vers libres, est un authentique précurseur de nos poètes maudits, exilés ou suicidés. Sa thématique est déjà celle d'un Jean-Aubert Loranger ou d'un Marcel Dugas. De même, certains autres poètes, jugés secondaires, mériteraient sans doute que leur œuvre soit relue en tenant compte, non pas tant de la modernité de leur écriture, que de la grande valeur de leur sens du moi. Adolphe Poisson, par exemple, est déjà, avec « Le Soir », un précurseur de Alfred Desrochers, « un fils déchu » du rêve!

Il est vrai, il faut le redire, que le but du professeur Hare procède d'abord d'un souci didactique et historique; il a voulu donner à ses contemporains, comme Jeanne-d'Arc Lortie l'a fait, un accès relativement facile à des textes impossibles à tous rééditer. Il reste à ceux-ci, partant du remarquable travail de monsieur Hare, à poursuivre le chemin de leur curiosité. Le livre leur en fournit les coordonnées. Déjà, d'ailleurs, des chercheurs se penchent sur des œuvres comme celles d'Évanturel ou de Lévesque.

André GAULIN

Département des littératures,  
Université Laval.

Madeleine MAJOR-FRÉGEAU, *La vie et l'œuvre de François Malepart de Beaucourt (1740-1794)*, Québec, Ministère des affaires culturelles, 1979, 194p. (« Civilisation du Québec », 24.)

La vie du peintre François Malepart de Beaucourt s'apparente étrangement à celle de certains poissons qui, après de longues et mystérieuses migrations, reviennent avec éclat finir leurs jours au lieu qui les a vus naître.

Né en 1740 à La Prairie, près de Montréal, Beaucourt passe sa jeunesse en Nouvelle-France. Entre 1757 et 1773, on perd toute trace de ses activités. Lorsqu'on le retrouve enfin, il est à Bordeaux, en France, où il signe un contrat de mariage. Entre-temps, il est devenu peintre-décorateur et il s'est fait une place dans le milieu artistique bordelais. Pendant la décennie qui suit, il va réaliser bon nombre de tableaux destinés aux églises de la région ainsi que divers travaux de décoration — ouvrages dont il ne reste presque rien aujourd'hui. Puis, en décembre 1784, un an après avoir été reçu à l'Académie de Bordeaux, il fait savoir qu'il est « sur le point de partir pour L'Amérique ». Dès lors, sa carrière entre à nouveau dans l'ombre et nous devons patienter jusqu'en 1792 pour que Beaucourt resurgisse, cette fois à Philadelphie, aux États-Unis. Mais l'artiste quitte bientôt cette ville pour venir s'installer à Montréal, d'où il ne bougera plus jusqu'à sa mort, en juin 1794. Les deux dernières années de sa carrière seront couronnées de succès. Répondant à l'appel de bourgeois, de curés et de religieuses, Beaucourt travaille sans relâche et peint un nombre